

Christina von Braun

L'hystérie des signes dans l'écriture, la religion, l'économie

(Conférence à Paris en Septembre 2004 lors d'un colloque de commémoration pour Michel Foucault)

Quand on parle des systèmes de signes, on ne peut éviter de parler de l'argent, et quand on parle de l'argent, on ne peut éluder l'alphabet. Notre système d'écriture n'est pas que support d'information, il a encore formaté l'Occident de façon toute nouvelle, lui a donné une forme dont l'empreinte a perduré jusqu'à ce jour. Il n'y a pas que la philosophie et l'histoire (la pensée linéaire), l'ordre social et économique qui furent ainsi façonnés, il y a encore l'ordre symbolique des sexes. Dans la pensée générée par l'alphabet qui est un système d'écriture purement phonétique et d'où sont issues toutes les graphies occidentales, le mot écrit passait pour solide et rationnel, c'était un gage de l'immortalité de l'esprit, alors qu'on ne pouvait compter sur le mot parlé, éphémère comme l'organe même qui le prononçait. Il ne manquait plus à cette dichotomie qu'un caractère visible, qui fût 'naturel', et c'est pourquoi on assimila l'écriture, dont les connotations étaient la logique, le rationnel, la science à la virilité, raison pourquoi les érudits du Moyen Âge parlaient de 'langue paternelle', quand ils se référaient au text écrit, alors que le langage parlé, fugace, instable, corporel, pour eux était la 'langue maternelle' et symbolisait le féminin. Par l'attribution symbolique des deux aspects de langage à l'un et à l'autre sexe, on les habillait des caractères bien connus qui allaient les définir: le corps de l'homme se faisait le support symbolique de l'esprit et celui de la femme, le support de la matière et, par là, du périssable. La dichotomie esprit/matière ou culture/nature trouvait ainsi dans l'Occident tout entier son expression naturelle, biologique, et, avec l'avancée d'une culture qui n'était plus qu'écrite, la langue parlée fut ramenée peu à peu au niveau du mutisme, du discours transmis par le corps par ses symptômes.

Les caractères de l'alphabet sont eux-mêmes révélateurs de cet ordre symbolique des sexes. C'est ainsi que dans toutes les langues sémites du pourtour de la Méditerranée, le mot aleph (alpha) ou éléphant signifie 'taureau' ou 'boeuf', ce qui veut dire que la première et la plus importante des lettres de l'alphabet (l'ordre des lettres n'est pas arbitraire, il correspond à une hiérarchie des signes, l'acrocration) renvoie à la plus importante victime sacrificielle qui était encore symbole de la fécondité et de la virilité. (Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve ce signe, devenu @, dans le logo des systèmes de mémorisation modernes.) La lettre A ou 'alpha' symbolise d'une part le taureau, la fécondité virile et, d'autre part, la tête, la couronne (souvent représentée par des cornes), les forces spirituelles donc, ainsi que tout ce qui a trait à l'idée de progression, de dépassement. Alfred Kallir, qui a étudié durant des décennies l'histoire des

lettres de l'alphabet, fait remarquer dans son ouvrage *Sign and Design. The Psychogenetic Sources of the Alphabet*, que A-L-P-H contenu dans 'alpha' représente l'interversion métathétique de P-H-A-L dans Phallus¹.

Kallir postule l'"assimilation progressive"² de plusieurs signifiés au moyen d'un seul signe qui se serait produite au cours de l'évolution de l'alphabet. C'est ainsi que la représentation d'*alpha* a subi plusieurs modifications au fil du temps, qui, partant d'une tête de taureau nettement reconnaissable, aboutissait aux trois signes abstraits tels que nous les connaissons. A l'origine, les lignes obliques figurant les cornes divergeaient vers le haut, quant aux yeux, ils étaient rendus par deux points, l'un à droite et l'autre à gauche. Au cours de son histoire, le signe se coucha sur le côté, assimilant un nouveau signifié, celui de la charrue. Puis, sur la tête mais coupé par une ligne transversale, il renvoyait au joug, et, par là, au boeuf castré, aide précieuse en agriculture. "Les illustrations de la haute antiquité égyptienne montrent des vaches devant la charrue, non des boeufs. On peut dire que la domestication du boeuf, l'acquisition la plus importante de la civilisation agricole naissante, représente, comme la découverte de l'alphabet, une étape décisive dans l'avancée de l'humanité. Il semble que ces deux évènements aient eu lieu à peu près à la même époque, au début du second millénaire avant notre ère."³ Par la suite, l'alpha devaient retomber sur ses pieds pour prendre sa forme actuelle, réfléchissant le processus d' 'humanisation' des dieux'. "Ce n'est que quand la lettre se met à symboliser l'homme, qu'elle nous fait face et se tient debout (...).En se redressant de 90 degrés, les lettres hébraïques marquent le passage d'une vision du monde thériomorphe à une autre, qui est anthropomorphe. La mutation d'*aleph*, le taureau, en *alpha*, l'image de l'être humain, semble bien pouvoir illustrer ce phénomène".⁴ Si *alpha* évoque, d'une part, la métamorphose du taureau en boeuf, c'est-à-dire une castration qui correspond à une révolution en l'agriculture, il prend, d'autre part, l'aspect anthropomorphe au-travers duquel l'homme se déclare "maître du monde". Un processus que réfléchit encore l'évolution du taurobole.

Le sacrifice du taureau dans la préhistoire - on en trouve des vestiges dans la corrida espagnole - se situait sous le signe de la *mater magna*. La divinité enfantant dans la virginité sera 'fécondée' grâce au sacrifice.⁵ Les mamelles innombrables de la Diane d'Ephèse sont en réalité des testicules de taureau. Comme dans le culte d'Artémis, on ornait la poitrine d'une statue de la déesse avec les testicules des taureaux immolés. Le taurobole représentait le haut moment du culte. Artémis était mère et vierge, ce qui, tout comme dans le christianisme, n'avait rien de contradictoire, mais les raisons étaient autres. En tant que mère, elle était

dispensatrice de vie; quant à sa virginité, elle devait souligner le pouvoir d'autofécondation de la déesse.⁶ Pourtant, petit à petit, le sacrifice du taureau devait prendre une autre signification qui excluait les déesses-mères et mettait à leur place la virilité - celle des signes -, désormais seule procréatrice. Cette évolution eut lieu parallèlement à celle de l'alphabet et se manifesta très clairement dans le culte de Mithra. Au centre du culte: le taurobole, les femmes ne sont pas admises au cérémonial. Au Ier siècle de notre ère, le culte de Mithra se répand en Pannonie, en Germanie et en Bretagne, diffusé par les soldats romains. Il atteint son apogée au IIIe siècle de notre ère, lorsque le culte, assimilé aux religions solaires, se fait religion d'Etat sous Aurélien. Le postulant, lors des rituels qu'a décrit l'helléniste Walter Burkert est accroupi "dans une grotte pourvue de poutres où le taureau est égorgé, de sorte qu'il est aspergé par le sang jaillissant - un baptême du sang au sens propre du terme!"⁷ L'élément sexuel jouait un rôle important dans ce culte, mais c'était un rôle très différent de celui qu'on trouvait dans les tauroboles d'Artémis. Dans les mystères de Mithra, il semble que:

"la virilité guerrière refoule tout ce qui a trait à la sexualité, à la femme. On dit que 'Mithra haïssait les femmes'. Pourtant une attention particulière est accordée aux organes génitaux du taureau mourant sur les célèbres bas-reliefs: la semence qui s'en écoule est recueillie dans un cratère, un scorpion pince les testicules du taureau, et de sa queue jaillissent des épis de blé. Nous avons là la métamorphose de la procréation jusque dans la mort (...). Dans les mystères de Demeter, c'est le *fascinosum* de la castration qui a la première place, si bien qu'on a l'impression que l'obsession de la sexualité s'est retournée en son contraire."⁸

En somme, dans le culte de Mithra, c'est un culte plus ancien qui est repris, mais interprété autrement. À la place de la *mater magna*, on a le culte du mâle augmenté d'un *nouveau* culte de la fécondité, qui, d'une part, inclut la castration symbolique, le déclin de la virilité en tant que symbole *sexuel* de la fécondité, mais qui, d'autre part, annonce la venue d'une nouvelle représentation de cette dernière. Il s'agit de la fécondité *spirituelle*, de la semence d'*esprit*. Dont le mâle est détenteur.⁹

La fécondité spirituelle dans le christianisme

On retrouvera les implications de cette nouvelle interprétation de la 'fécondité' des siècles plus tard, lors des grands bouleversements qu'a connus le christianisme vers la fin du Moyen-Âge et au début des temps modernes. C'est ce que révèlent, comme l'ont montré aussi bien la médiéviste Caroline Walker Bynum que l'historien de l'art Leo Steinberg, les textes et l'imagerie d'époque. Le haut Moyen-Âge accordait peu d'importance au sexe du Messie dans les représentations qu'il en faisait, bien plus, il cherchait à le cacher.¹⁰ Pourtant, comme l'a montré Bynum, la féminité du Sauveur y est mise en relief ultérieurement et on y voit

transposée sur ses blessures l'ancienne symbolique du sang fécond de la femme.¹¹

Parallèlement cependant, on trouve à partir de 1260, comme l'a montré Steinberg, de plus en plus de représentations du Christ qui soulignent sa virilité: ou bien c'est la mère de Dieu qui montre du doigt le sexe nu de l'enfant Jésus, ou bien c'est le regard qui, devant une crucifixion, est attiré par la quasi érection de Jésus sur la Croix. Plus progresse le récit de la Passion, plus grande est la souffrance, plus nets se font les 'détails' phalliques sur les représentations du Messie. C'est ce qui amena Steinberg à voir un rapport entre 'érection' et 'résurrection'.¹²

Si la pensée christologique tourne de plus en plus autour des organes génitaux de l'homme, c'est que la chair a été vaincue par la force procréatrice de l'esprit assimilée à la virilité. Une virilité castrée par les signes mais qui tire sa puissance des signes. Vers la fin du Moyen-Âge et au début des temps modernes, les représentations 'phalliques' du Messie se multiplient, et elles confèrent au récit de la Passion une nouvelle dimension, celle de la victoire sur la mort, qui est encore celle de la 'fécondité' de l'esprit. Ce n'est pas un hasard si ce processus fait suite au dogme de la transsubstantiation, lequel veut que le pain (l'hostie) et le vin ne soient pas que des symboles - des signes donc - du corps et du sang de Jésus-Christ, mais qu'ils signifient sa présence réelle. Ce dogme donne naissance à un système complexe d'interactions entre *sema* et *soma*.

Les discussions des Pères de l'Eglise sur la circoncision de Jésus mettent bien en lumière cette évolution qui part de la dématérialisation et de la spiritualisation de la puissance virile. Il s'agit de libérer la circoncision de son contexte juif - et physiologique - et de lui donner une interprétation christologique. Paul assimile la circoncision au baptême, qu'il qualifie de 'circoncision spirituelle'. Quant à Augustin, il qualifie la circoncision de Jésus-Christ comme un acte de purification rendu nécessaire par le 'péché originel'¹³, ce qui revient à dire qu'il la met au niveau du baptême chrétien¹⁴. D'autres dogmaticiens encore y voient le début de la Passion¹⁵, ce qui revient à dire que la circoncision par laquelle, dans la religion juive, le covenant avec Dieu est conclu – avec ce un Dieu qui ne se manifeste que par les signes de l'Écriture - est comprise en milieu chrétien comme le symbole de la victoire du signe sur la chair. En même temps, la circoncision du Christ se fait manifestation d'une fécondité de l'esprit allant jusqu'à pouvoir *engendrer* la matière, et ce n'est pas par hasard que ce changement de code tourne précisément autour de la circoncision, d'une symbolique donc qui place le membre viril au centre de la réflexion. On pourrait dire encore que ce qu'on voit se

produire à la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes, c'est l'appropriation d'une symbolique accordant à l'esprit ce qui revenait à la sexualité, le rendant, comme elle, capable de féconder la matière, et l'assimilant à la virilité. Et, comme il a été dit plus haut à propos de l'alpha et du taurobole, le 'prix' à payer pour cette forme de 'fécondité' spirituelle, c'est la castration symbolique qui est renoncement à la 'puissance' sexuelle, renoncement au 'pouvoir' du sexe, ce qu'il fallait bien remplacer par une autre forme de pouvoir.

L'argent et la prostitution

La fécondité et la force de l'esprit allaient perdre peu à peu de leur transcendance au cours du processus de sécularisation pour n'avoir bientôt plus qu'une signification matérielle, économique. Pour le démontrer, ayant une troisième fois recours à l'histoire, j'évoquerai les rapports qu'entretiennent l'argent et la prostitution. Ce n'est pas l'évidence de ce rapport, le sexe en tant que marchandise, qui sera ici thématifiée, mais la façon y sont mis en relation le signe et le corps.

L'argent, cela veut dire 'moyen de paiement frappé d'une empreinte', ce qui en fait un système de signes. L'histoire de l'argent est étroitement liée à celle des caractères de l'alphabet. *Pecunia*, l'argent en latin, vient de *pecus*, le 'bétail'. Nous revoici à l'alpha, au taureau et à la tradition de la victime sacrificielle. L'argent tire son origine du service du temple. Les "objets cultuels comme l'obèle (*obelós* en grec, cf. 'apporter son obole') servaient aux Grecs jusqu'au VIIe siècle av.J.-C. d'une sorte 'd'impôt sur les objets du culte'. Le 'tronc des pauvres' vient du grenier à grain sacré (*thesaurós* en grec). Et l'allemand *Geld* vient du moyen haut allemand *gelt* = 'offrande donnée aux dieux'.¹⁶ On voit souvent des cornes de taureau sur les pièces de monnaie anciennes, et l'anglais *coin*, monnaie, vient de *cuneus*, pointu, tranchant. Que l'origine de l'argent se soit gravée dans la mémoire collective, c'est ce que montrent d'une part la symbolique du taureau à la Bourse et d'autre, les signes monétaires eux-mêmes. Les traits sur le dollar (\$), la livre sterling (£) et, désormais, sur l'euro (€) symbolisent les cornes du taureau selon Kallir¹⁷.

L'argent, suppose-t-on, aurait eu son origine dans le besoin d'un étalon permettant de mesurer et de comparer la valeur quantitative des sacrifices cultuels. Avec la progression de l'économie de troc, on vit apparaître dans les différentes cultures certains objets, certains biens qui se prêtaient plus que d'autres à être objet ou moyen d'échange privilégié. Ils se substituaient à tout le reste dans les échanges, que ce soit le tapioca, le poisson, les amphores

et autres récipients, les haches de pierre, les bijoux, les plumes, les pierres, les vêtements (fourrures), les produits alimentaires ou les denrées de luxe. Parallèlement, on assistait, dans les hautes cultures du pourtour de la Méditerranée depuis le XVIIe av. J.-C. (là où l'alphabet se développait), à l'apparition de grandes barres de cuivre normées de formes différentes, qu'on considère comme servant de transition entre une économie de troc et un système fondé sur la monnaie. Déjà, dans les royaumes lydiens et perses, on frappait la monnaie; il s'agissait de pièces de monnaie de poids et de forme identiques, frappées à l'effigie du magistrat, lequel se portait garant du poids et du contenu en métal des pièces. Mais ce n'est qu'au VIIe siècle en Grèce qu'on frappa la monnaie d'argent, juste après l'apparition de l'alphabet. Ce n'est qu'alors que l'argent se fit unité d'échange et de valeur thésaurisable, tout comme l'était l'écriture dans le domaine de la communication. L'argent est un moyen de paiement légal qui, tout comme la loi écrite, a valeur d'institution, est soumis à une autorité.

De même la prostitution est issue du temple. À l'inverse de l'opinion très répandue qui veut que la prostitution ait toujours existé ("le plus vieux métier du monde"), de nouvelles théories émises par des historiens et des sociologues en font un phénomène historique. Elle aurait été inconnue dans les sociétés tribales ignorant la monnaie et organisées en systèmes coopératifs. On la vit apparaître, féminine mais encore masculine, prostitution sacrale, prostitution de temple, à partir du XIVe siècle av. J.-C., à l'époque précisément de l'émergence des barres de cuivre comme étalon d'échange, lesquelles précédèrent l'institution des systèmes monétaires fondés sur des pièces de monnaie. La prostitution, tout comme l'argent, était surtout répandue autour de la Méditerranée ainsi qu'au Proche-Orient, où elle participait des cultes de fécondité. On suppose que le caractère profane de la prostitution dans l'Antiquité a son origine dans les formes rituelles de la prostitution sacrale, offrande qui cessa d'être assujettie au service du temple en même temps que l'argent, pour s'établir ailleurs qu'aux lieux de culte sacrificiel. C'est au VIIe siècle av. J.-C., en Grèce, alors qu'on frappait les premières pièces d'argent, que la prostitution se répandit à tel point que Solon accorda, dès 594 av. J.-C., des licences aux bordels publics d'Athènes où des esclaves-femmes avaient à satisfaire les besoins sexuels de la population. Les bordels étaient placés sous la surveillance de fonctionnaires responsables du contrôle des prix ainsi que de la taxe professionnelle, tout comme ils l'étaient par ailleurs de la frappe des monnaies¹⁸.

À Rome, où le système monétaire jouait un rôle décisif, on comptait 46 bordels à l'époque impériale. La profession passait pour tout autant méprisable qu'elle était répandue. Tout

comme dans les cités grecques, quiconque, s'il était citoyen (l'interdiction ne touchait pas les femmes libres) ne pouvait s'adonner à la prostitution sans risquer la peine capitale. On peut interpréter ainsi cette interdiction: le corps de l'homme représentait le signe sur la monnaie, non pas la monnaie elle-même, non le métal précieux et dur. Or, voici ce que je voudrais démontrer: le corps sexuel s'était fait l'incarnation du signe monétaire à vertu désincarnante, et ceci était vrai surtout pour le corps féminin. Si la prostitution masculine, dans la Rome impériale, restait encore très répandue, on assista en l'an 390, dès après que le christianisme se fut établi comme religion d'Etat, aux premiers bûchers publics où moururent des prostitués hommes¹⁹. Plus l'économie monétaire se développait, plus la prostitution gagnait en importance. Elle devint synonyme de 'vie', de sexualité, de ce qui devait donner au signe sa puissance sexuelle retrouvée.

On vit peu de pièces de monnaie circuler après la chute de l'Empire romain et lors des premiers siècles du christianisme. Mais, dès que l'Eglise se fut établie dans toute l'Europe, c'est-à-dire vers 1200, la prostitution se mit à refleurir avec le renouveau de l'économie. Avec le développement des villes et de la monnaie, elle ne cessa de s'étendre et prit au XVe siècle des proportions qui ne furent égalées que par celles qu'elle eut à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. À partir du XIIIe siècle, on vit apparaître les 'maisons de femmes', institutions privées d'abord, puis (de 1350 à 1450) prises en charge de plus en plus par les villes et même par le clergé. À la même époque, les villes créèrent un denier 'éternel' et suprarégional, de valeur stable, qui devait suppléer les différentes monnaies régionales souvent dépréciées, une évolution qui devait permettre de nouvelles formes de transaction et qui, ce n'est pas indifférent, avait été précédée par la proclamation du dogme de la transsubstantiation (1215). Tout comme ce dogme établit la présence réelle et corporelle du Christ à partir d'un symbole, le pain (l'hostie) et le vin, la prostitution semble étayer le pouvoir de l'argent. N'apporte-t-elle pas la preuve que l'*homo oeconomicus* dispose de facultés semblables à celle du prêtre lors de la transformation de pain et vin en chair et sang? Qu'il peut faire des miracles lui aussi? Grâce à la prostitution, l'argent avait désormais ses propres rites de fécondité; son propre culte sexuel sacrificiel. Et plus le caractère de l'argent se fit abstrait, plus la vénalité de la sexualité gagna en importance. À partir du XIVe siècle, on vit apparaître la monnaie scripturale avec ses lettres de change, ses chèques et ses endossements, et, au XVIIe siècle, la Suède mit la monnaie-papier en circulation, une innovation qui ne prit sa véritable signification que bien plus tard, après la Grande Guerre, alors qu'avec l'effondrement de l'étalon-or, l'argent-papier cessa de lui être rattaché. C'est alors que la monnaie-papier commença à circuler.

C'est ainsi que l'argent, peu à peu, ne fut plus que signe, et cette évolution fut accompagnée de l'expansion de la prostitution qui en fit, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, un phénomène de masse dans les pays industrialisés. On assista alors à la propagation du proxénétisme et de la traite des personnes. C'est au niveau de l'entremetteur que le corps fut échangé contre le signe et que ce dernier se fit 'monnaie vivante'. Le XXe siècle accéléra encore ce processus avec la monétique électronique étendue au monde entier. Alors on importa des femmes et des enfants du tiers-monde dans les pays industrialisés et on vit des réseaux de proxénétisme opérer à l'échelle internationale. Parallèlement, le tourisme sexuel prospéra aux Philippines, en Thaïlande, en Amérique du Sud ou en Afrique. En bref: on distingue une ligne de démarcation historique où l'argent et la prostitution se réfléchissent comme images dans un miroir. On peut interpréter l'évolution de la 'prostitution profane' comme une action de grande envergure pour conférer à l'argent, le signe castrateur par excellence, un pouvoir physique quasi, sexuel, le pouvoir de matérialiser la 'fécondité spirituelle'. Cela revient à dire que la véritable relation entre l'histoire de l'argent et celle de la prostitution se ramène à compenser la perte de la puissance sexuelle par une matérialisation à caractère sexuel de l'argent. Le système de signes même qui a conduit à la castration symbolique de l'homme doit servir à la rendre caduque. L'argent, pour lequel il ne fallait pas prendre d'intérêts (comme aujourd'hui encore dans l'Islam), parce que, selon Aristote, la procréation et la prolifération asexuées sont 'contre nature', cet argent devait donner la preuve que la castration n'avait jamais eu lieu, et qui plus est, établir que le signe phallique ne servait pas qu'à l'érection mais était encore capable de procréer. Tout comme Dieu, il crée ex nihilo, par le truchement du signe, une réalité matérielle.

L'hystérie des signes

Il y a encore - à part Dieu et l'argent - une troisième force capable de créer du réel à partir de rien, et elle a son importance pour le codage sexuel de l'argent. Tout comme le Christ, qui est Dieu et homme en un, le corps hystérique dispose d'une 'double nature': il a, d'une part, ses représentations et ses imaginations, et, d'autre, il convertit celles-ci en symptômes réels, tout comme cela se fait lors de la transsubstantiation des espèces. De la même façon que Jésus est 'le Verbe incarné', l'hystérie crée de réels symptômes – des convulsions, des crises de suffocation, une cécité totale ou partielle, une aphasie - par la seule force de la parole. Il n'y a pas de causes organiques à ces symptômes, ils sont imprévisibles et peuvent apparaître aussi soudainement qu'ils disparaissent²⁰. Et ils disparaissent quand le langage y touche.

Est-ce ce pouvoir - celui que la parfaite simulation qui consiste à imiter la nature - qui a retenu l'attention de l'*homo oeconomicus* sur l'hystérie? Est-ce cette faculté qu'ont les hystériques de créer du réel, du matériel à partir de l'imaginaire, qui le fascine au point d'avoir édifié le marché selon les principes mêmes de l'hystérie? Le gourou de la Bourse, Andras Kostolany, a dit un jour: "Le diable a inventé la Bourse pour que l'homme croie qu'il a le pouvoir de créer à partir de rien, tout comme Dieu." Nous ne saurons jamais, malheureusement, si le diable était vraiment de la partie, mais il est bien possible que sa vieille complice, l'hystérie, dont les symptômes passèrent longtemps pour ceux de la possession par le démon, ait servi de modèle lors de l'invention de la Bourse. Notons cependant qu'au début du XXe siècle dans les pays industrialisés, les grandes crises d'hystérie disparaissaient de façon inexplicable des hôpitaux. Ne peut-on voir là un indice que l'hystérie se serait alors rendue à la Bourse? Dans la mesure où l'hystérie en tant que "maladie de la femme" disparaissait des cabinets médicaux, elle faisait ses débuts en grand éclat sur le marché de l'argent. Et elle mettait d'autant plus de pathos à ses entrées que l'argent se faisait plus abstrait, qu'il se transformait toujours plus en papier-monnaie, circulait toujours plus sous forme de signes électroniques. Avec son humeur morose suivie de grandiose exultation, avec cette faculté qu'elle a de provoquer l'extase ou, au contraire, le marasme, avec ses nerfs à fleur de peau, tendue à craquer, avec sa suggestibilité et ses états d'excitation synchrones, la Bourse réalise ce dont les symptômes imaginaires des hystériques ne donnaient qu'une idée incomplète. Elle a créé une communauté consensuelle dans les différentes acceptions du terme en ce qu'elle amène les investisseurs à se comporter d'un commun accord de façon imprévisible. La Bourse a recueilli l'héritage de l'hystérie, mais elle a cessé d'agir dans des corps de femme pris individuellement, elle opère désormais dans le corps collectif d'un système nerveux mondial, et nous avons alors un *globus hystericus* digne de ce nom!²¹ Avec ses spéculations endiablées portant sur des titres non supportés par des moyens de production, elle se situe on ne peut mieux dans la tradition de l'hystérie avec ses symptômes sans fondement organique. Il n'y a guère que l'hystérie et la Bourse qui réussissent cette gageure de n'être 'qu'un peu enceintes'. Pourtant, avec son imprévisibilité à toute épreuve, avec ses grossesses nerveuses - où des valeurs élevées et des marchés entiers crèvent comme bulles de savon -, la Bourse évoque, plutôt que l'hystérie, la réalisation de tous les rêves tournant autour du pouvoir des signes à créer du réel. La Bourse s'est faite *le* lieu du symptôme moderne de conversion, et la conversion sexuelle n'en est pas absente qui fait qu'un signe 'viril' se nantisse d'une 'nature féminine' grâce au don de simulation. Que cette appropriation d'attributs

féminins' ne soit rien d'autre que le jeu ancien et bien connu, celui de 'l'imagination faite chair', on le voit à l'archaïque symbole, le taureau, figurant sur le logo de la Bourse. Et, tout comme les mystères de Mithra, jadis, le nouveau culte avec sa frénésie collective reste une domaine réservé à l'ordre symbolique masculin.

Il y a pourtant une différence entre l'hystérie et la Bourse. Alors qu'on tenait l'hystérie pour 'simulation', on s'accorde aujourd'hui à croire à l'argent. Car ce n'est que lorsque le rapport credo-crédit est assuré que la Bourse peut fonctionner, que les signes de l'argent peuvent exercer leur pouvoir de générer du réel.

Trad. Françoise Saint-Onge

¹ Alfred Kallir, *Sign and Design. The psychogenetic Source of the Alphabet*, London 1961, p.6 (Ed. allemande: *Sign and Design. Die psychogenetischen Quellen des Alphabets*, Berlin (Kadmos Verlag), p.10.

² Kallir, *Sign and Design*, p.23.

³ Kallir, *Sign and Design*, p.39.

⁴ Kallir, *Sign and Design*, p.77.

⁵ Détail, cf. Christina v. Braun, *Das Stieropfer*, in: (Nachtstudio/ZDF) (Ed.), *Mensch und Tier. Geschichte einer heiklen Beziehung*, Frankfurt/Main 2001.

⁶ Karl Braun, *Der Tod des Stiers. Fest und Ritual in Spanien*, München (C.H.Beck) 1990, p.76.

⁷ Walter Burkert, *Antike Mysterien. Funktionen und Gehalt*, München (C.H.Beck) 1990, p. 13.

⁸ Burkert, *Antike Mysterien*, p. 90

⁹ Je ne puis approfondir ici les raisons de l'assimilation spiritualité/virilité. Je l'ai fait ailleurs, cf. Christina v. Braun, *Versuch über den Schwindel. Religion Schrift Bild Geschlecht*, Zürich (Pendo) 2001.

¹⁰ Leo Steinberg, *The Sexuality of Christ in Renaissance Art and in Modern Oblivion*, New York (Pantheon/October Book) 1983, 2. Edition augmentée: Chicago/London (Chicago University Press) 1996.

¹¹ Caroline Walker Bynum, *Fragmentation and Redemption. Essay on Gender and the Human Body in Medieval Religion*, New York (Zone Books) 1991, p. 96. Le chapitre dans l'ouvrage de Bynum se référant aux thèses de Steinberg ne se trouve pas dans l'édition allemande: *Fragmentierung und Erlösung*, Frankfurt/Main (Suhrkamp) 1995.

¹² Steinberg, *The Sexuality of Christ*, p. 83

¹³ Steinberg, *The Sexuality of Christ*, p.50

¹⁴ Bernard de Clairvaux voyait dans la circoncision de Jésus la preuve qu'il était le "véritable fils d'Abraham" et, par voie de conséquence, que les chrétiens sont en réalité 'le peuple élu de Dieu'. Cf. Steinberg, *The Sexuality of Christ*, p.54 seq.

¹⁵ Cit. d'après Steinberg *The Sexuality of Christ*, p.51

¹⁶ *Metzler Lexikon Religion*, éd. Christoph Auffarth, Jutta Bernard, Hubert Mohr, Stuttgart/Weimar (Metzler) 1999, 2, p. 609

¹⁷ Alfred Kallir, *Sign and Design*, p.40

¹⁸ Solon édicta une loi qui limitait les signes de deuil pour les femmes et pour les mères et en faisait affaire d'Etat. Par cette loi, l'Etat devenait 'mère' des défunts et ceux-ci, ses enfants. Cf. Nicole Loraux, *Les mères en deuil*, Paris (Ed. du Seuil) 1990, dt. Eva Moldenhauer, *Die Trauer der Mütter. Weibliche Leidenschaft und die Exzesse der Politik*, Frankfurt/New York (Campus) 1190; v.a. Chr. V. Braun, *Versuch über den Schwindel*, chap.2

¹⁹ Peter Brown, *Die Keuschheit der Engel. Sexuelle Entsagung, Askese und Körperlichkeit im frühen Christentum*, trad. de l'anglais par Martin Pfeiffer, München 1994

²⁰ Concernant l'histoire et le pouvoir de suggestion de l'hystérie cf. Christina v. Braun, *Nicht ich. Logik, Lüge, Libido*, Frankfurt/Main 1985

²¹ Les thérapeutes de l'hystérie définissent par 'globus hystericus' une sorte de suffocation apparaissant lors de l'attaque hystérique et donnant l'impression - par suggestion - d'un corps étranger dans le pharynx.
